

nom de la France les cardinaux de la Fare et de Clermont-Tonnerre, ainsi que M. de Vergas, ministre d'Espagne. Le 28 septembre, après un Conclave qui n'avait duré que vingt-cinq jours, le cardinal della Genga fut élu par 34 voix. On remarqua que Consalvi ne lui avait pas donné la sienne.

Lorsque le scrutin fut proclamé, le cardinal della Somaglia et le camerlingue, cardinal Pacca, s'approchèrent de l'élu : « Acceptez-vous, lui dirent-ils selon l'usage, l'élection qu'on a faite de vous pour Souverain Pontife? » Pour toute réponse, le nouveau Pape se mit à verser des larmes et leur rappela que, dans une entrevue récente, il leur avait montré le triste état de ses jambes : « N'insistez pas, avait-il ajouté, vous élisez un cadavre. » Des protestations l'interrompirent et les cardinaux le pressèrent d'accepter sans délai son élection, et lui demandèrent quel nom il désirait prendre?

Toutes ses résistances durent tomber à la fois; d'une voix émue, le nouvel élu déclara qu'il prenait le nom de Léon. Puis, avec une délicatesse charmante, il se tourna vers le cardinal Castiglioni, que Pie VII avait désiré pour successeur, il lui dit : « Je ne prends pas, selon l'usage, le nom du pontife qui m'a fait cardinal, ainsi que vous, je vous le réserve, car je n'ai pas longtemps à vivre et vous serez Pie VIII! »

Cette prophétie se vérifia plus tard.

Lorsque le nouveau Pontife fut revêtu de ses habits blancs, les 48 cardinaux vinrent tour à tour et selon leur rang d'ancienneté faire leur première obédience ou *adoration*, tandis que le cardinal Fabrice Ruffo se rendait au balcon d'où l'annonce de l'élection devait être faite au peuple réuni sur la place Monte-Cavallo. Il se fit soudain un grand silence et l'on entendit les mots traditionnels :

« Je vous annonce une grande joie : Nous avons pour Pape l'éminentissime et Révérendissime Annibal, du titre de Sainte-Marie au-delà du Tibre, prêtre de la sainte Église romaine, cardinal della Genga, qui s'est donné le nom de Léon XII. »

Le peuple reçut avec transport cette nouvelle et sur cette place du Quirinal, on se répétait une parole que le général Radet avait dite sur ce même lieu, quatorze ans plus tôt (6 juillet 1809) : « Nous enlevons le dernier Pape; il n'y en aura plus après celui-là. »

Cette prophétie, souvent renouvelée au cours de l'histoire de l'Église, est de celles que Dieu se plaît toujours à démentir.

Le nouveau Pape, porté sur la *sedia*, fit ensuite son entrée solennelle dans Saint-Pierre. Sa nomination était accueillie avec une égale faveur par la noblesse et par le peuple. Ce dernier, au reste, est toujours flatté de trouver dans son chef la distinction, la dignité et le prestige. Or, le nouveau Pape possédait à un haut degré ces qualités extérieures.

Agé alors de soixante-quatre ans, un peu courbé par les infirmités, il avait perdu, à la vérité, cette tournure gracieuse qui avait fait l'ornement de sa jeunesse; mais la voix, le regard, avaient conservé une pénétration qui inspirait la confiance. D'une taille élancée, il possédait une grâce naturelle unie à une dignité sans raideur, qu'on admirait surtout dans les cérémonies publiques.

Une circonstance ne tarda pas à mettre en relief ces qualités extérieures et celles plus précieuses du cœur et de l'esprit du nouveau Pontife.

On se souvenait dans Rome des dissentiments qui avaient existé neuf ans plus tôt entre lui et le cardinal Consalvi, et l'on se demandait quelle allait être l'attitude du cardinal della Genga, devenu Léon XII, vis-à-vis du grand ministre qui, depuis plus de vingt ans, avait dirigé les affaires de l'Église, traité sur le pied d'une sorte d'égalité avec tous les souverains de l'Europe, mais qu'on soupçonnait de n'avoir pas favorisé l'élection. Or, le jour de l'intronisation, une messe solennelle fut célébrée dans Saint-Pierre. Consalvi faisait fonction de diacre; à ce titre, il devait porter au Saint-Père la patène et le calice contenant le corps et le sang de Jésus-Christ. De tous

les points du vaste édifice, des tribunes où se pressaient les ambassadeurs et les princes, tous les yeux se fixaient avec curiosité sur ce qui allait se passer. On épiait, et non sans malice, quelle attitude allaient garder, même dans cet instant si solennel, le ministre d'hier et le Pontife d'aujourd'hui. Sur les visages, malgré l'auguste cérémonie, ne surprendrait-on point quelque trace légère des querelles passées et des ressentiments cachés au fond de ces cœurs de prêtres auxquels on prête de si tenaces rancunes?

Toutes les curiosités furent déçues, raconte le cardinal Wiseman, qui assistait à la cérémonie. Calme, digne et recueilli, débarrassé des soucis de la vie publique, oublieux du monde où il a brillé, inconscient des milliers de regards fixés sur lui, le vieux ministre, maintenant diacre, s'avance d'un pas ferme et gracieux. Cet homme, que les rois et les empereurs avaient honoré de leur amitié, à cause duquel le fier et égoïste Georges d'Angleterre avait brisé les entraves légales établies depuis trois cents ans, en osant lui écrire; ce ministre, qui s'était mêlé à la foule qui encombre les cours, toujours calme et toujours admiré, maintenant dépouillé du pouvoir et de sa haute dignité, revêtu de la dalmatique, est aussi tranquille au pied de l'autel et s'acquitte de ses fonctions ecclésiastiques avec autant d'aisance que s'il n'avait jamais rempli un autre emploi.

Mais le Pape lui-même, lorsqu'il se leva pour s'agenouiller à l'approche du diacre, aurait défié l'œil le plus pénétrant qui eût cherché à surprendre sur son visage le moindre reflet d'un sentiment humain : ses traits, pâles, étaient comme illuminés par cette piété profonde qui éclairait tout son être. De la main de son humble ministre, il prit la coupe de la très-sainte Charité : leurs visages se rencontrèrent dans le baiser de paix. Selon le rite usité à la messe pontificale, le serviteur trempa ses lèvres au même calice que son maître. Qui pourrait croire qu'en cet instant ils n'étaient pas unis par le plus sacré des liens?

Cependant, les pouvoirs de premier ministre confiés à Consalvi par Pie VII expiraient avec la mort du Pontife dont il les tenait. Accablé de douleur, fatigué par l'âge, le cardinal avait demandé à se retirer à sa villa de Porto d'Anzio « afin de pouvoir, en face des majestueux silences de la mer, se recueillir dans la mort, loin des bruits et des amertumes du monde. » Ainsi parle Crétineau-Joly.

Le cardinal della Somaglia fut nommé à sa place secrétaire d'État.

Dans son introduction aux *Mémoires* de Consalvi, le même Crétineau-Joly nous raconte en ces termes la visite qu'il lui fit alors avec M<sup>sr</sup> Bernetti, gouverneur de Rome :

Le cardinal se sentait blessé au cœur par l'ingratitude des Romains, peuple-roi qui accumule sur sa tête toutes les ingrattitudes du trône et de la rue; et il disait la blessure incurable. Triste et pâle, mais s'occupant toujours des autres avec les intentions les plus délicates, il ne parla que du petit nombre d'amis restés fidèles à son souvenir. Ses beaux yeux, dont l'éclat avait fait l'admiration des hommes et le désespoir des peintres, se ranimaient de temps à autre et brillaient encore sous leurs épais sourcils. Le malade nous entretint des douces vertus de Pie VII, des vastes desseins de Léon XII (1).

Cependant, le Pape n'entendait pas se priver des lumières et de l'expérience d'un si habile ministre. Au mois de décembre, la santé de Léon XII avait été si ébranlée que l'on crut un instant à une mort prochaine; la veille de Noël, il avait été administré et l'on pensait tout perdu, quand, soudain, il se sentit soulagé. A peine fut-il mieux qu'il pria Consalvi de quitter sa retraite et de venir à Rome où il désirait l'entretenir. Le cardinal s'empressa d'obéir et se fit porter, tout malade qu'il était lui-même, dans les appartements de Léon XII.

L'accueil fut sympathique et l'entretien prit aussitôt un caractère élevé. Consalvi répondit aux questions du Souverain Pontife et la conversation roula sur six questions principales que l'historien raconte fort en détail (2).

Au sortir de cet entretien, le Pape était dans l'admiration : « Quelle conversation je viens d'avoir, s'écriait-il! Jamais je n'en ai eu avec personne de plus importante et de plus utile à l'État. Quel homme que ce Consalvi! Nous travaillerons souvent ensemble. Mais, maintenant, ajouta-t-il, il ne faut pas mourir! »

(1) Voir la biographie de Crétineau-Joly, n° 70 des *Contemporains*.

(2) ARTAUD DE MONTOR, *Hist. de Léon XII*, t. I<sup>er</sup>, p. 124.

Hélas! ce souhait ne devait pas s'accomplir. Peu après, le 24 janvier 1824, Consalvi allait rejoindre Pie VII, et le cardinal Castiglioni, qui devait être Pie VIII, lui apportait, à Porto d'Anzio, la dernière bénédiction de Léon XII (1).

« Cette suprême bénédiction, écrivait le duc de Laval à M. de Chateaubriand, cette bénédiction qui partait du lit d'un Pontife malade pour aller reposer sur la tête d'un cardinal mourant, est sans doute ce que la religion peut offrir de plus imposant et de plus pathétique. »

Nous n'avons pas voulu interrompre le récit de ces relations entre le nouveau Pape et Consalvi, relations qui furent une des principales préoccupations du nouveau pontificat. Voyons maintenant comment Léon XII, revenu à la santé, s'occupe des grands intérêts des États de l'Église et de la chrétienté entière.

III. LÉON XII REND AUX JÉSUITES LE COLLÈGE ROMAIN — RÉFORME DES IMPÔTS — LES PAROISSES DE ROME — GRANDS TRAVAUX — RÉFORME DES UNIVERSITÉS — LE JUBILÉ DE 1825 — SOLENNITÉ EXCEPTIONNELLE — CONCOURS DES PÈLERINS — COMMENT LE PAPE ACCUEILLE ET SERT LUI-MÊME LES PÈLERINS PAUVRES

Avec le printemps de 1824, la santé de Léon XII se raffermir et le premier usage qu'il en fit fut de rédiger une Encyclique qui parut le 24 mai. Le Pape s'y élevait avec force contre le tolérantisme que les protestants et les philosophes avaient tant prôné et qui n'aboutissait qu'à une indifférence générale pour toute religion révélée.

Le 17 du même mois, Léon XII rendait aux Jésuites le collège romain à eux confié dès l'origine par Grégoire XIII, ainsi que l'église de Saint-Ignace, l'oratoire, le musée, la bibliothèque et l'observatoire qui en dépendaient. Peu après, par une Bulle du 28 août 1824, Léon XII réforma tout le système universitaire de ses États.

(1) Voir la biographie du cardinal Consalvi, n° 102 des *Contemporains*.

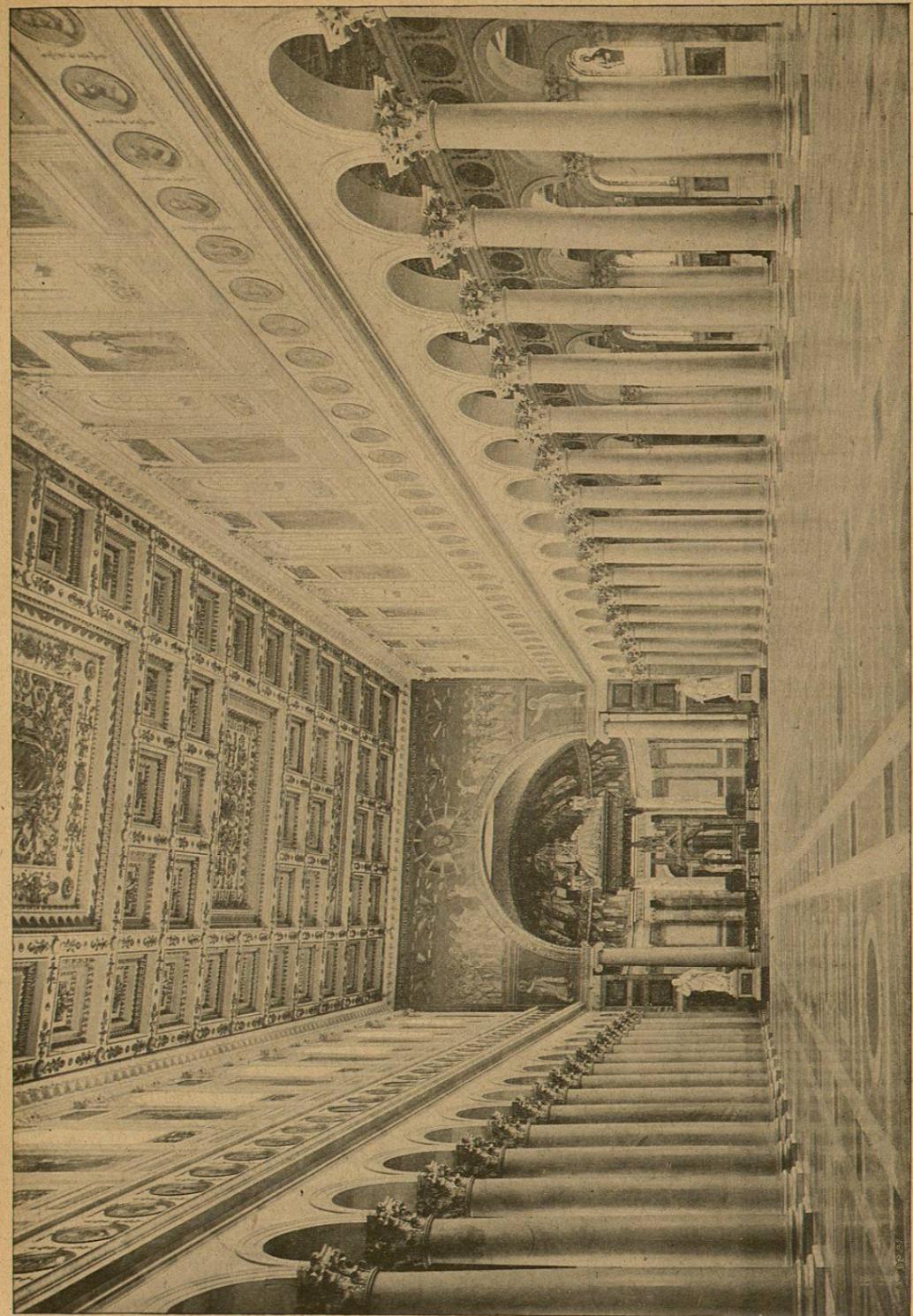
Les Universités de Rome, de Bologne, de Ferrare, Pérouse, Camerino, Macerata et Fermo furent reconstituées et virent confirmer leurs privilèges; les chaires furent augmentées et les honoraires des professeurs grossis.

En même temps, par un système d'économie des deniers publics, le Pape diminua les impôts; celui qui atteint plus directement l'ouvrier des campagnes, l'impôt foncier, fut à lui seul diminué de 25 %. Ces largesses rendirent Léon XII très populaire et l'on admirait comment ces diminutions dans les recettes du trésor n'arrêtaient pas les travaux d'art ou d'utilité entrepris à cette époque, tels que la reconstruction de la basilique de Saint-Paul-hors-les-murs, les digues élevées à Tivoli en prévision des débordements de l'Anio, l'agrandissement de la bibliothèque du Vatican qui s'enrichissait de nouvelles collections, le rachat d'immenses propriétés enclavées dans l'État pontifical, que le Congrès de Vienne avait affectées à l'apanage du prince Eugène et à la famille de Beauharnais. Commencé par Léon XII, ce projet ne put être achevé qu'en 1845, par Grégoire XVI.

Dans Rome même, le Pape créa une nouvelle circonscription des paroisses (1). Des soixante et onze églises paroissiales alors existantes il en supprima trente-sept ou trop petites ou trop rapprochées. Il en retint trente-quatre, auxquelles il enjoignit neuf autres, ce qui porta le nombre total à quarante-trois.

On raconte qu'à cette occasion le Pape avait compris dans son plan l'église conventuelle des Oratoriens donnée par saint Pie V à saint Philippe de Néri. Léon XII aurait voulu en faire une église paroissiale. Le supérieur de l'Oratoire, ému de ce projet, alla trouver le Pape et lui montra un mémoire autographe de saint Philippe, demandant au Pape d'alors que son église ne devint jamais paroissiale, ce que saint Pie V avait accordé et signé: « Ah! s'il en est ainsi, répondit Léon XII, je m'incline; je ne veux

(1) Bulle *Super universum*, 1<sup>er</sup> novembre 1824.



INTÉRIEUR DE LA BASILIQUE DE SAINT-PAUL-HORS-LES-MURS

point entrer en lutte avec deux si grands saints! »

Une question d'un intérêt général attirait bientôt toute l'attention de Léon XII. Nous

voulons parler du jubilé de 1825, qui fut le plus grand événement de ce pontificat.

On sait que le premier souvenir historique de la célébration de cette fête remonte

à l'an 1300, sous le pape Boniface VIII, qui décida que ce serait une fête centenaire. Mais, en 1342, Clément VI, qui résidait à Avignon, consentit à ouvrir les faveurs spirituelles de l'Église au commencement et au milieu de chaque siècle.

Le pape Urbain VI réduisit à trente-trois années la période d'un jubilé à l'autre; enfin, étendant plus loin encore les maternelles bontés de l'Église, Boniface IX et, plus tard, en 1470, Paul II, fixèrent le retour périodique du jubilé à chaque vingt-cinq ans; ce qui fut confirmé par Sixte IV, qui ouvrit le jubilé en 1475. Mais il est d'usage que le Pape annonce un an d'avance, le jour de l'Ascension, l'ouverture de ce temps de grâce.

En 1774, Clément XIV avait annoncé le jubilé; mais celui de 1800 n'avait pu être célébré, en raison des événements politiques. Léon XII résolut de donner à celui de 1825 une solennité exceptionnelle. Il en fit l'annonce dans une Encyclique célèbre, qui contient à la fois l'enseignement d'un maître, les avis d'un sage et révèle la piété d'un saint.

Léon XII procéda lui-même à l'ouverture du jubilé. La veille de Noël, il se rendit en grande pompe au vaste portique de la basilique de Saint-Pierre. Plusieurs milliers de spectateurs couvraient les abords et s'étendaient sur la place Saint-Pierre. Soudain un petit coup retentit dans la muraille. Le Pape, dans la basilique, est descendu de son trône, armé d'un petit marteau d'argent, il vient de frapper le mur qui aveugle la petite porte, et la foule, tant par cette ouverture que par les quatre autres portes ouvertes à deux battants, se précipite dans Saint-Pierre.

Le jubilé universel était ouvert pour les catholiques.

Artaud de Montor raconte (t. I<sup>er</sup>, p. 312) que le Pape, satisfait de la journée, se tourna vers le cardinal Vidoni, qu'il aimait beaucoup et lui dit tout bas : « *Ben! le cose sono andate benissimo!* (Eh bien! les choses se sont très bien passées!) » et le cardinal de répondre : « *Santo Padre, un'altra volta*

*saremo pratici!* (Saint Père, une autre fois, nous saurons comment cela se fait!) »

Ce rendez-vous donné à Léon XII pour l'année 1850 le fit sourire, et le mot, répété dans Rome, amusa toute la ville.

D'immenses préparatifs furent faits dans Rome pour y recevoir et y nourrir les pèlerins qu'on attendait de tous les points de l'Europe. Afin de prévenir les encombrements, le Pape fit réparer les vastes bâtiments contigus à l'église de la Trinité et connus sous le nom de *Trinita dei Pellegrini*; en outre, il donna l'ordre aux monastères de Rome, tant d'hommes que de femmes, de préparer des logements pour les étrangers.

En même temps, le Pape avisait les ambassadeurs qu'ils n'eussent pas à se préoccuper de leurs nationaux indigents pendant le séjour de ceux-ci à Rome, car il se chargeait, disait-il, d'exercer envers eux les devoirs de l'hospitalité : « Nous vendrions jusqu'à l'argenterie des églises, ajoutait le Pontife, plutôt que de manquer à notre promesse. »

Ces promesses furent tenues et lorsque les pèlerins commencèrent à affluer à l'hôtellerie de la Trinité et dans les autres couvents, ils étaient reçus gratuitement, hébergés et nourris. On les réunissait dans un grand réfectoire où présidait un cardinal. Les membres de la confrérie du Saint-Sacrement servaient les pèlerins. Les membres de cette association, non comme des mercenaires, mais comme des frères, cachaient souvent sous leurs humbles habits des personnages éminents, princes, cardinaux, prélats, nobles, bourgeois et artisans aisés de Rome.

Parfois, le Pape lui-même apparaissait, tantôt ici et tantôt là. A peine entré, il se mettait à genoux devant le pèlerin qui se trouvait en tête de la rangée et lui baisait les pieds. Ce premier devoir accompli, celui qui, sur la terre occupe le premier rang, devenait le serviteur des pauvres.

Lorsque le repas était terminé, ce serviteur des serviteurs de Dieu se retrouvait le Père de tous et bénissait en partant les pèlerins ravis.

Le Pape, ajoute le cardinal Wiseman, donna des preuves plus remarquables encore des ardent sympathies de son cœur pour le jubilé : chaque jour, dans son palais, il servait lui-même douze pèlerins, et son biographe nous apprend qu'il continua cet acte de charité jusqu'à la fin de son règne. Je me souviens fort bien de l'avoir vu de mes propres yeux les accompagner au dehors. Pour un homme si affaibli par une santé délicate, ce n'était pas une petite affaire d'aller du Vatican à la Chiesa-Nuova; mais, le voir accomplir ce pèlerinage les pieds nus dans des sandales dépassait toutes les prévisions. Il marchait précédé, environné et suivi par les pauvres. Ce spectacle faisait partout verser des larmes d'émotion et adresser au ciel de ferventes prières en sa faveur. Son regard, tranquille et pieux, paraissait étranger au monde extérieur : malgré soi, la pensée se représentait saint Charles de Milan s'humiliant en public, par un acte semblable de dévotion, afin d'apaiser la colère divine manifestée par l'invasion de la peste(1).

Plus de 120 000 pèlerins s'étaient rendus à Rome pour y gagner les indulgences (2), tandis que les fidèles de l'univers, empêchés d'entreprendre un tel voyage, pouvaient, à d'autres conditions moins onéreuses, gagner chez eux ces mêmes faveurs. Chaque jour, la Ville Éternelle voyait se presser dans ses rues, sur ses places et dans ses églises des foules sans cesse renouvelées.

Tous désiraient voir le Pape; tous, avant de partir, voulaient recevoir sa bénédiction. Léon XII se prêtait à ces désirs, multipliant ses audiences et paraissant très souvent dans les basiliques assignées comme but de visite aux pèlerins, à savoir Saint-Pierre, Saint-Jean de Latran et Sainte-Marie-Majeure.

Il y avait bien une quatrième basilique que les pèlerins visitaient aux jubilé précédents, Saint-Paul-hors-les-murs. Mais nous avons dit ailleurs comment le 16 juillet 1823, un mois avant la mort de

(1) WISEMAN, *Les quatre derniers pages*, p. 160.

(2) Les archives de la Trinité gardent le tableau suivant des pèlerins hébergés dans l'établissement de la Trinité aux époques solennelles des jubilé :

JUBILÉS	TOTAL DES BOUCHES	JUBILÉS	TOTAL DES BOUCHES
1575.....	116 846	1700.....	300 000
1600.....	324 600	1725.....	381 140
1625.....	582 760	1750.....	194 832
1650.....	308 533	1775.....	271 790
1675.....	811 777	1825.....	273 299

GAUME, *Les Trois Romes*, t. III, p. 262.

Pie VII (1), un incendie avait dévoré cet édifice, le plus grand de Rome avant la construction de Saint-Pierre (2). Cent trente-deux colonnes en marbre de Paros, supportant les voûtes, provenaient du mausolée d'Adrien; vingt-quatre avaient été tellement endommagées par les flammes qu'elles ne purent servir et l'on n'avait sauvé que quelques débris des portes de bronze, remarquable travail fait à Byzance en 1070.

#### IV. RECONSTRUCTION DE SAINT-PAUL-HORS-LES-MURS — DONNÉS DES SOUVERAINS DE L'EUROPE — ENCYCLIQUE CONTRE LA FRANC-MAÇONNERIE ET LES CARBONARI

Dès le 25 janvier 1825, jour où l'Église célèbre la conversion du grand Apôtre, Léon XII publiait une Encyclique pour inviter les patriarches, primats, archevêques et évêques de la chrétienté à recueillir des aumônes destinées à la continuation des travaux déjà entrepris de la reconstruction.

Le roi de France Charles X, qui venait de succéder à son frère, répondit à cet appel et il chargea son ambassadeur de remettre au Pape une somme de 60 000 francs et, en outre, de magnifiques tapisseries des Gobelins, une horloge en bronze doré, trois vases en porcelaines de Sèvres, dont l'un, haut de 1<sup>m</sup>,20, orné de fleurs et composé de plusieurs morceaux, était le plus grand que l'ont eût encore fabriqué dans notre célèbre manufacture nationale.

Le Pape fut très touché de ces présents.

Dans le même temps, M. de Genotte, ambassadeur de Vienne à Rome, fit connaître au Pape que les quêtes faites dans les États autrichiens atteignaient déjà 130 000 francs; il remettait au cardinal Della Somaglia une traite égale à cette somme.

Les Camaldules du *Sacro eremo*, près de Florence, faisaient abattre et envoyaient à Rome 72 sapins gigantesques destinés à la basilique.

(1) Voir biographie de Pie VII, n° 296 des *Contemporains*.

(2) Sa longueur était de 127 mètres, sa largeur, avec ses cinq nefs, était de 65 et il y avait 29 mètres entre le pavé et les voûtes de la nef.